

courbant son altière tête grise, avec les précautions minutieuses et tendres d'un père pour son enfant malade, il déposa un baiser sur la main de mademoiselle Laheynard.

—Pardon ! dit-elle à travers ses larmes, ça été plus fort que moi... Le coup était si violent et si inattendu ! J'ai tout de suite songé au mal que ces méchancetés feraient à mon père... J'ai donc été bien étourdie pour qu'on ait pu imaginer une pareille chose ?... Je vous en prie, monsieur ! ne croyez pas que je me sois oubliée à ce point. L'amour de votre fils pour moi a toujours été aussi dévoué que respectueux, je vous le jure, et lui-même vous l'affirmera... Pourquoi ne vous l'a-t-il pas dit déjà ?

—Pourquoi ? murmura le chevalier confus, dame ! c'est que je ne l'ai pas laissé parler ; je me suis emporté comme une soupe au lait, et je suis parti... Mais, reprit-il gravement, sa parole est inutile, je vous crois, mademoiselle, et je mets à vos pieds mes plus humbles excuses.

Hélène essuya ses yeux humides, et s'apercevant tout-à-coup que le chevalier avait un genou en terre, elle lui tendit la main pour le forcer à se relever.—Vous n'avez pas d'excuses à me faire, monsieur de Seigneulles, c'est moi qui ai à vous demander pardon d'avoir follement troublé votre repos et contrarié vos désirs.

Le chevalier fit un superbe geste d'abnégation.—Il faut être indulgent avec moi, poursuivit-elle en tournant vers lui ses grands yeux, j'ai été si mal élevée ! Quand je suis arrivée à Juvigny, je me figurais que tout m'était permis, ma mère s'occupait à peine de moi,—et mon père, ajouta-t-elle avec un pâle sourire, n'était pas sévère comme tant d'autres... Il m'a terriblement gâtée !

—Aussi, vous l'aimez, lui ! soupira M. de Seigneulles.

—Oh ! oui, et une de mes tristesses de chaque jour, c'est de ne pouvoir plus l'embrasser comme autrefois.

—Patience, vous vous dédommageriez au retour.

Hélène secoua tristement la tête.—Je ne retournerai plus à Juvigny, dit-elle d'une voix ferme.

—A d'autres ! s'exclama le chevalier, je vous y forcerai bien.

—Vous, Monsieur ?... Elle le regardait avec stupéfaction.

—Moi, certainement... Vous imaginez-vous que je me sois fait cahoter huit heures dans ce maudit chemin de fer uniquement pour venir vous tirer des larmes ? Ne comprenez-vous pas pourquoi je suis ici ?

La figure d'Hélène s'éclaircit peu à peu, et la stupeur y faisait place à une émotion qui n'avait plus rien de pénible. Mais, Monsieur, balbutia-t-elle, je crois... je ne sais...

—N'aimez-vous plus mon fils ?

Elle rougissait, et ses lèvres s'agitaient sans trouver une parole.—Ne me répondez pas ! s'écria le fougueux chevalier, attendez je reviens !

Il s'élança hors de la chambre, descendit quatre à quatre l'escalier et alla retrouver Gérard qui se morfondait en proie à toutes les tranches de l'attente.—Suivez-moi ! commanda M. de Seigneulles d'un ton impétueux.

Le jeune homme et son père remontèrent lentement l'escalier, au grand ébalissement des pensionnaires curieuses de l'institution Le Mancet. Quand ils furent dans la petite chambre où Hélène, debout et tremblante se demandait si elle avait rêvé, le chevalier s'inclina respectueusement devant elle :—Mademoiselle, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour mon fils, Gérard de Seigneulles ; puis, se retournant vers son fils : Allez, Monsieur, ajouta-t-il, baisez la main de votre fiancée.

Il y eut un cri, un double cri de joie dans la petite chambre de la pension. Gérard s'était précipité sur les mains d'Hélène et les couvrait de baisers ; le soleil lui-

même se mettait de la fête, le brouillard d'octobre s'était déchiré, et un gai rayon clair, poussant à travers les rideaux, courait sur les boucles blondes de la jeune fille, sur les pétales de la rose épanouie et sur la tête de Gérard, incliné devant celle qu'il aimait. Dans un coin l'austère chevalier contemplait cette scène d'amour, écoutait le bruit des caresses et sentait un singulier enrouement le prendre à la gorge... Il vit le moment où les pleurs allaient lui monter aux yeux, et, honteux de cette émotion envahissante, il essaya de la renfoncer dans sa poitrine avec un juron :—Sangrebleu ! gromme-la-t-il.

Cette exclamation fit relever la tête à Hélène ; arrachant ses mains aux caresses de Gérard, elle lui montra son père avec un rapide signe des yeux. Le jeune homme comprit, s'élança vers le vieux gentilhomme qu'il serra dans ses bras, et, pour la première fois, une étreinte de véritable et chaude tendresse unit M. de Seigneulles et son fils...

L'émoi fut grand à Juvigny, quand les curieux qui flâmaient devant l'hôtel de la Rose d'Or, attendant l'arrivée de l'omnibus du chemin de fer, en virent descendre un matin, Gérard, suivi d'Hélène et du chevalier. M. de Seigneulles, rajourné de dix ans et se redressant de toute la hauteur de sa taille, offrit galamment le bras à Hélène : Gérard, dont la figure radieuse annonçait le bonheur, se tint à côté de la jeune fille, et tous trois gagnèrent lentement la ville haute par la montée de l'Horloge, tandis que les boutiquiers se penchaient sur le pas de leur porte pour les voir passer. L'attitude respectueuse du chevalier et le visage épanoui de Gérard indiquaient assez clairement quel serait le dénouement de toute cette aventure ; mais si quelque esprit fort eût encore conservé des doutes, les mines triomphantes de madame Laheynard au lendemain du retour de sa fille auraient suffi pour les dissiper. La femme de l'inspecteur éclatait dans sa peau, tant la vanité l'avait prodigieusement gonflée : son humeur loquace ne pouvait plus se contenir et se répandait en confidences banales et bruyantes. Par un revirement assez fréquent dans le monde des petites villes, où l'on est fort courtisan du succès, les préventions amassées contre Hélène firent place à un subit engouement. Ce fut à qui protesterait bien haut contre l'absurdité des calomnies publiées sur son compte, et chacun voulut avoir, dès le premier jour, prédit l'heureuse conclusion des amours de Gérard ; Magdelinat lui-même se flatta d'y avoir aidé. Comme un bonheur ne vient jamais seul, la nouvelle du mariage d'Hélène acheva de triompher des scrupules de madame Grandtief ; elle fit contre fortune bon cœur, agréa Marius pour le mari de Georgette, et de cette façon l'aimable abbé Voland eut la joie de bénir les deux couples l'un après l'autre.

A partir de cette cérémonie, le vernis poétique de Marius, qui n'existait qu'à fleur d'épiderme, s'est écailé rapidement : les dessous bourgeois ont reparu, et l'auteur de *Poèmes orgiaques* est devenu un honnête philistin, faisant ses quatre repas, se couchant tôt et "dormant fort bien sans gloire." Sous la chaude influence de l'amour d'Hélène et de Gérard, le sombre logis du chevalier s'est aussi métamorphosé : les vieilles maisons où l'on s'aime rajeunissent, et M. de Seigneulles lui-même s'y est senti reverdir ; mais le plus surprenant effet de ces deux joyeux mariages, c'est qu'ils en ont déterminé un troisième auquel on ne s'attendait guère, celui de Finoël. De dépit, le bossu est décidé à épouser l'adroite et coquette Reine Lecomte. Depuis lors tout lui réussit, il est fort heureux et il a beaucoup d'enfants.

FIN.